

Recherches sociographiques



Stéphane KELLY, *La petite loterie. Comment la couronne a obtenu la collaboration du Canada français après 1837*

Gilles Bourque

Volume 40, numéro 1, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057254ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057254ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, G. (1999). Compte rendu de [Stéphane KELLY, *La petite loterie. Comment la couronne a obtenu la collaboration du Canada français après 1837*]. *Recherches sociographiques*, 40(1), 152–154. <https://doi.org/10.7202/057254ar>

développement industriel à la campagne. Il conclut à la diversification des genres de vie même si paradoxalement « villes, banlieues, campagnes et plateaux font de plus en plus partie d'un tout intégré, les nouveaux moyens de communication aidant » (p. 153). Des planches donnant une idée de la croissance démographique au XX^e siècle et de la multiplication des banlieues avec l'exemple de Montréal (ces dernières signées Serge Courville) et une représentation cartographique de l'emploi manufacturier au Québec de 1971 à 1991, de la main de Villeneuve, composent l'encart cartographique du chapitre.

Population et territoire se termine sur une conclusion impressionniste intitulée « spatialités fondatrices » et signée Marcel BÉLANGER. Ce dernier cherchant à faire « littéraire » finit par perdre son lecteur, vite lassé qu'il est de ne pas savoir où on veut en venir avec ces sentences tonitruantes : « déclivité de son gradient technologique », par-ci, ces « lancinantes dysfonctions territoriales » ou ces « centralité latente et ses fragilités linéaires » par-là ; tout ce qu'on réussit à comprendre à la fin, c'est que l'auteur possède un certain vocabulaire et qu'il s'est perdu dans l'effort de synthèse qu'on lui avait demandé de faire en conclusion. Dommage ! L'ouvrage méritait mieux.

À nos commentaires sur la tenue correcte de l'ensemble, il faut toutefois ajouter certains points de critique générale. Soulignons d'abord que le traitement inégal et même partiel de différentes périodes de l'histoire de la population au Québec est le principal handicap de l'ouvrage. Peut-être cela reflète-t-il l'état actuel de la recherche qui permet de discourir sur la Nouvelle-France, le début du XIX^e siècle et l'histoire du Saguenay bien plus que sur les grands courants du XX^e siècle. Un effort supplémentaire aurait dû être fait pour aplanir cette difficulté. De plus, il faut déplorer l'absence d'une liste des ouvrages disponibles ou à venir dans la même collection. Ainsi, l'usager aurait su que de l'information essentielle est disponible dans l'autre titre déjà paru. Comme on l'a dit, aucun des auteurs n'y fait allusion. L'importance des questions méthodologiques relatives aux sources utilisées ainsi que celle des problèmes entourant la mise au point des fonds de carte auraient certainement justifié la préparation d'une annexe comparable à celle publiée dans *L'espace laurentien au XIX^e siècle*. Un index et des encarts cartographiques paginés auraient aidé les futurs utilisateurs de l'ouvrage à s'orienter plus rapidement.

Antonio LECHASSEUR

Archives nationales du Canada.

Stéphane KELLY, *La petite loterie. Comment la couronne a obtenu la collaboration du Canada français après 1837*, Montréal, Boréal, 1997, 280 p.

Rarement n'ai-je éprouvé un sentiment aussi partagé qu'à la lecture de *La petite loterie* de Stéphane Kelly. En même temps qu'il ouvre des pistes fort intéressantes, l'auteur soumet, en effet, ses analyses à une telle surdétermination du

jugement moral qu'il finit par invalider une grande partie de son propos. L'écriture de *La petite loterie* commence par s'inspirer de façon heureuse de l'histoire politique anglaise et de l'expérience américaine, mais se transforme peu à peu par la suite en un procès jugé d'avance de ces parvenus, tenus responsables de l'échec des Rébellions et de l'entrée dans la confédération canadienne.

Il faut surtout retenir de cet ouvrage l'importance qu'accorde l'auteur à l'histoire politique anglaise du XVIII^e siècle et à l'indépendance des Treize colonies dans la compréhension du XIX^e siècle canadien. La première permet à Stéphane Kelly de montrer comment l'analyse des débats entre Patriotes et Bureaucrates, puis entre Rouges et Réformistes, peut être éclairée à la lumière des luttes entre le républicanisme (défendu par le Country Party) et le monarchisme commercial (soutenu par le Court Whig) dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. De la même manière, l'auteur insiste sur le fait que les « deux imaginaires qui rivalisent au milieu du XIX^e siècle canadien se structurent autour de l'image de la révolution américaine ». Ce double point de vue conduit Kelly à faire ressortir de façon convaincante comment l'américanité contribue à la division de la communauté politique canadienne sur la base de ces deux figures de la modernité que sont le républicanisme et le monarchisme. Sur cette lancée, l'auteur peut à juste titre insister sur l'importance du rôle de la classe politique tout au long du XIX^e siècle canadien. Ainsi, selon Kelly, en milieu canadien-français, la Confédération résulte bien davantage de l'action (pour lui négative) des hommes politiques que de celle du clergé.

L'œuvre de Hannah Arendt constitue la deuxième grande source d'inspiration de l'ouvrage. Stéphane Kelly retient ici l'analyse de la situation juive que propose Arendt dans *Les origines du totalitarisme*. Le paria juif devient le paria canadien (français) et les deux sont susceptibles de se transformer en rebelles ou en parvenus. On aura compris que l'image du rebelle s'incarne dans la personne du patriote, puis du rouge alors qu'il faudra trouver celle du parvenu chez le modéré, le chouayen et le réformiste-conservateur. Stéphane Kelly s'intéresse surtout à ces parvenus canadiens-français qui, après avoir partagé l'aventure des Patriotes, ont accepté l'Union et travaillé ensuite à l'avènement de la Confédération. Ces parvenus ont voulu collaborer pleinement avec le pouvoir dans le cadre d'un système de corruption, une « petite loterie » comme l'avait imaginé Adam Smith dans le but de prévenir l'indépendance américaine, qui devait permettre au Canada la sauvegarde du régime colonial, puis la construction du fédéralisme. Le parvenu tire sa force (ses honneurs et sa carrière) de sa capacité de convaincre la majorité des Canadiens français d'accepter le régime, en même temps qu'il devra toujours sa faiblesse à l'impossibilité de se débarrasser complètement de l'image du paria.

Je suis loin d'être convaincu du fait que l'on puisse ainsi, sans aucune transposition, s'inspirer des analyses de Hannah Arendt et poser une sorte d'équivalence entre l'image du Juif et celle du Canadien français, entre la situation juive et l'histoire canadienne-française. Plus généralement, je ne crois pas qu'il soit possible de fondre ou de confondre de cette manière la question juive et la question nationale. Bien sûr, Stéphane Kelly soutient le contraire et en appelle aussi bien à l'œuvre de Hannah Arendt qu'à certains de ses commentateurs. Quoi qu'il en soit d'un tel débat dont la discussion dépasse très largement les cadres d'un simple

compte rendu, il me suffira de souligner que la lecture de Arendt que retient et que transpose Kelly produit dans son ouvrage ces deux effets pervers non négligeables que sont la confusion entre l'éthique et la politique et l'indifférenciation de la sociologie et de la morale.

À l'évidence, l'auteur parvient à démontrer que Parent fut un tourmenté, Lafontaine un opportuniste et Cartier un parvenu dans l'acception la plus ordinaire du terme. Mais il est fort difficile de le suivre quand il fait de ces parvenus, au sens arendtien, des « traîtres » tout comme le seraient selon lui Laurier, Sévigny et Lapointe, c'est-à-dire, des « esclave(s) de l'autre société » et, qui plus est, quand il oppose ces derniers aux « braves » que furent non seulement les Patriotes et les Rouges, mais aussi les membres de l'Institut national. Bref, comme plusieurs dans la tradition marxiste et socialiste finissent toujours par expliquer l'histoire à partir de la thèse de la trahison de la direction du mouvement ouvrier, une large partie des figures dominantes de la classe politique deviennent, chez Kelly, des renégats tenus responsables de la triste destinée canadienne-française. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que cet ouvrage, qui commence par prendre au sérieux l'action de la classe politique canadienne-française au XIX^e siècle, se termine sur un tableau complaisant de Mgr Bourget qui aurait, paraît-il, manifesté le très grand courage de rester sur son quant-à-soi durant les débats qui ont mené à la Confédération.

On peut bien peindre en noir nos trois anti-héros, mais doit-on s'adonner à un tel exercice jusqu'à négliger le fait que Étienne Parent demeure une figure importante de l'histoire intellectuelle du Québec, que Louis Hippolyte Lafontaine contribua malgré tout à l'obtention du gouvernement responsable dans un contexte où les Canadiens français étaient loin d'être en voie d'assimilation comme l'avait pourtant recommandé Lord Durham et que Georges-Étienne Cartier enfin, tout parvenu qu'il fut, résista jusqu'à la fin au coup de force que Macdonald tenta à Londres, lui qui cherchait à arracher en fin de course une union législative, plutôt qu'un régime fédéral ? Malgré ces considérations et bien d'autres qu'il n'ignore pas, les parvenus ne pourront pas trouver grâce auprès de l'auteur. Sert-on vraiment la sociologie en la transformant ainsi en un exercice qui consiste à situer tout un chacun sur le marché de la trahison ?

La dimension de plus en plus dogmatique que prend l'ouvrage au fil des pages tient peut-être au fait que *La petite loterie* fut à l'origine une thèse de doctorat. Les deux premières parties du livre démontrent que Stéphane Kelly peut contribuer de façon intéressante au développement de la sociologie historique du Québec. Je ne crois cependant pas qu'il faille retenir la dérive nationalo-moraliste qui s'affiche de plus en plus nettement à mesure que l'on avance dans la lecture de la seconde partie de l'ouvrage.

Gilles BOURQUE

Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.
